

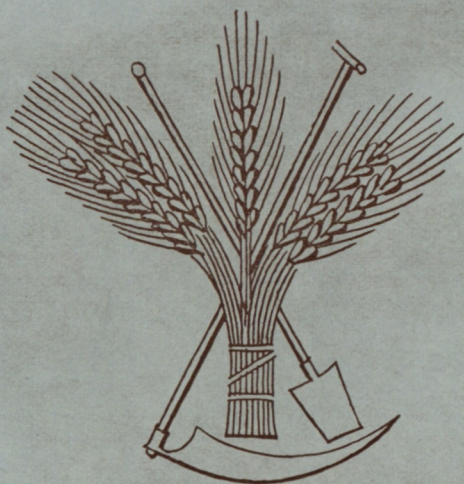
LE PAYSAN ET LA TERRE



ALBERT DAUZAT

Professeur à l'École Pratique des Hautes Études

LE VILLAGE ET LE PAYSAN DE FRANCE



nrf



GALLIMARD



*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1941.

AVANT-PROPOS

J'ai écrit ce livre pour faire comprendre, pour faire aimer le village de France, si prenant et si divers, adapté au sol, modelé par l'histoire, dont le présent s'explique par un passé riche en souvenirs et en enseignements.

Les citadins passent méprisants le long des « vieilles masures », des « cassines », dont le peintre fait des chefs-d'œuvre devant lesquels ils s'extasieront. Répondront-ils par la boutade du philosophe : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ? » On me permettra de ne point partager — pour une fois — l'opinion de Pascal. Si nous admirons un tableau après avoir passé indifférents devant le modèle, c'est que nous n'avons pas su le regarder, le sentir, y découvrir les beautés que l'art du peintre met en valeur.

Sachons voir et pénétrer le visage des villages français.

Petit-fils de vigneron et d'instituteur rural — un de ces instituteurs-apôtres du siècle dernier, dont le souvenir persistait cinquante ans après leur mort — j'avais des attaches profondes dans les villages. Si la vie, par moments nomade, d'un père fonctionnaire m'a permis de connaître, tout jeune, divers aspects de la France, je me suis senti attiré, de très bonne heure, par la terre des aïeux, avec laquelle, pendant les beaux étés de vacances, j'étais si heureux de reprendre un contact de plus en plus étroit. Enfant, j'ai suivi mon grand-père ou les voisins derrière les sillons de la charrue ou dans les vignes inlassablement sarclées par le dur travail de la houe ; je me suis initié aux cultures, et aussi aux métiers des derniers artisans villageois. J'ai recherché les lieux d'origine de ma famille, dans la Limagne plantureuse, sur les terres ingrates dominées par les volcans d'Auvergne, sur les confins du Forez

/

et du Bourbonnais. Je me suis penché sur ces villages pour retrouver leur âme, étudier leur langage, faire parler les coutumes, les maisons, les chemins, interrogeant les hommes et les pierres. Puis j'ai parcouru la France en pèlerin passionné, des villages normands égaillés dans les prairies cachoises jusqu'aux villages méditerranéens coiffant les pitons niçois ou serrés sur les mamelons roussillonnais : maisons à bois apparent de Normandie, des Landes, du Labourd, pisé terreux de Beauce, granit sévère de Bretagne, basalte austère d'Auvergne, crépissages gais de Bourgogne, de Touraine, de Saintonge, toits de chaume, de tuile, d'ardoise, bardeaux savoyards en saillie... que de types divers dont chacun réalise dans son terroir une harmonie entre le sol et les êtres. Pour les expliquer, j'ai scruté l'histoire, confronté les travaux des géographes ; j'ai compté parmi les premiers adeptes du folklore, qui ressuscite, dans ses expressions multiformes, l'âme de nos campagnes... J'ai bottelé ma gerbe, que j'apporte.

Mon but, je l'ai dit, c'est de montrer tout ce que nos villages renferment de passé dans le présent, combien ils plongent dans les lointains de l'histoire et de la préhistoire, mais aussi quelles possibilités d'avenir et de rénovation ils renferment : le progrès durable, loin de mépriser la tradition, doit s'appuyer sur elle et s'instruire à son école.

Nous passerons tour à tour en revue les origines de nos villages, leur évolution ; leur adaptation au sol, au milieu, qu'expliquent à la fois les conditions géographiques et l'histoire ; la maison rurale, ses divers types, la modernisation des villages selon l'esthétique régionale : l'histoire des instruments de culture ; la mise en valeur du sol obtenue par des siècles de patient labeur, et le problème actuel des terres en friche ; les anciens costumes, les dialectes, leurs origines, leur évolution ; les coutumes et traditions ; le caractère et la mentalité du paysan. Et nous terminerons par l'angoissante désertion des campagnes, en analysant les causes, en suggérant les remèdes.

Plus ou moins consciemment, le paysan est attaché à sa demeure. S'il abandonne le village, ce n'est point par désaffection du sol natal, c'est parce qu'il juge son travail trop dur, mal rémunéré, c'est parce qu'il manque de distractions, c'est surtout parce qu'il se fait des illusions sur la vie citadine et

qu'il n'apprécie pas à leur juste valeur les avantages de la vie rurale. En améliorant celle-ci sous tous ses aspects on accomplira un acte de justice, et une étape décisive dans la voie du retour au sol sera réalisée. Mais il n'est pas inutile, je crois, pour qu'il aime de façon plus profonde et plus éclairée sa petite patrie, de faire comprendre au paysan tout ce que porte en soi ce mot : village.

Je souhaite que ce livre donne aux jeunes citadins le désir de mieux connaître nos campagnes. Je souhaite surtout de voir se pencher sur lui, aux veillées d'hiver, beaucoup de ces petites têtes villageoises qui, dès l'enfance, portent dans leurs regards le sérieux et la ténacité de la race¹.

1. Bien que ce livre soit consacré essentiellement au village et au paysan de France, il a été nécessaire, pour faire comprendre certaines évolutions de la maison, du costume, etc., de prendre des points de comparaison dans les régions voisines, en particulier l'Allemagne du sud, la Suisse, l'Italie du nord et l'Espagne pyrénéenne.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES ET HISTOIRE DE NOS VILLAGES

LES ORIGINES DE NOS VILLAGES.

L'histoire de nos villages est longtemps restée obscure. Tandis que s'édifiaient ou s'écroulaient les empires, que se construisaient et s'embellissaient les villes pendant les périodes de prospérité, ou que les batailles, les invasions faisaient rage, le paysan n'a guère fait parler de lui. Attaché au sol qu'il défrichait et cultivait avec ténacité, chassé parfois par les guerres, mais revenant toujours à sa houe, à sa charrue, il a vécu, lui et son village, une vie obscure. Pour la reconstituer, l'archéologue a fouillé le sol, il s'est penché sur les substructures enfouies des humbles hameaux de la préhistoire, il a scruté les cimetières du temps jadis sur lesquels avait passé le soc, et a pieusement exhumé les secrets des antiques tombeaux ; l'historien a interrogé les chartes du moyen âge, les archives vénérables des châteaux. Chacun a apporté sa contribution. Et la vie rurale de nos ancêtres a pu être évoquée, période par période, malgré les lacunes, encore nombreuses, qu'on s'efforcera de combler peu à peu.

L'origine de nos villages est fort ancienne. La plupart des chefs-lieux de communes remontent à l'époque gallo-romaine — à quinze cents ans au bas mot. Un assez grand nombre date des Gaulois ; il en est même qui étaient habités avant l'arrivée des Gaulois en Gaule, voilà deux mille cinq cents à trois mille ans.

Les premiers peuples qui ont vécu sur notre sol étaient des nomades, pêcheurs et chasseurs. Ils se sont fixés peu à peu, cherchant dans les grottes, dans les excavations naturelles, des

abris contre les intempéries et contre les bêtes sauvages. Puis l'homme s'est efforcé d'édifier lui-même sa demeure, en tirant parti des diverses ressources que lui offrait la nature. Il a creusé et aménagé le roc, pour y faire des habitations plus commodes que les cavernes ; il a utilisé le bois pour construire des huttes, longtemps édifiées sur pilotis dans les eaux calmes des lacs, en perfectionnant le modèle que lui offraient les castors. Avec les Ligures et les Ibères au sud, il a utilisé la pierre, d'abord les murs en pierre sèche, ensuite il s'est servi de mortier ; la brique lui a été enseignée par les Méditerranéens.

Les historiens de l'antiquité ne nous ont pas laissé de renseignements sur les villages de la Gaule ; mais les fouilles, l'étude de l'histoire et des lieux ont permis de suppléer, dans une certaine mesure, à leur témoignage.

Dans les régions de plaines ou de collines, au centre et au nord, il y avait de petits villages de bûcherons et d'agriculteurs, blottis parmi les forêts ou campés sur des plateaux, qui devaient être bien misérables, si l'on en juge par les soubassements des huttes rondes qu'on a mis à jour, par les fondations qui émergent çà et là en Berry, Bourgogne, Lorraine et ailleurs sous le nom de *mardelles* : ancêtre de nos maisons rurales, dont la plus primitive chaumière bretonne donnerait à peine une idée, — intérieur sans meubles, sans cheminée, avec le foyer allumé au milieu sur le sol, la fumée s'échappant par un orifice au sommet du toit. Les Gaulois la nommaient *attega*, les Romains *tugurium*.

Les habitations dans le roc, qui ont été peu à peu abandonnées par la suite, étaient nombreuses partout où se dressaient des falaises assez tendres pour être creusées, comme le tuf de Touraine, la craie de Normandie (*goves*¹ de Dieppe), de Picardie et d'Ile-de-France (*creuttes*, *boves* ; Haute-Isle, près Mantes) ou de Saintonge, voire la lave (Corent, La Roche-Noire... dans le Puy-de-Dôme).

Ce sont les régions montagneuses du Massif Central et surtout du Midi qui ont eu les villages les plus anciens et les plus solidement construits. Ces populations, influencées par les civilisations méditerranéennes avant l'arrivée des Gaulois, édifiaient leurs villages en pierre, très serrés, dans des posi-

1. On appelle *goves* à Dieppe les grottes habitées près du château fort.

tions stratégiques sur des hauteurs, parfois fort escarpées pour les mettre à l'abri des inondations, mais surtout des guerres et des pillages. A peine transformés au cours des siècles, nombre de ces villages subsistent encore, plus ou moins abandonnés ou ruinés, comme Rochemaure dans l'Ardèche, ou, dans les Alpes-Maritimes, le vieux Eze ou Utelle perché sur un pignon à une invraisemblable hauteur. Dans le Roussillon, le village coiffait un mamelon, comme on le voit encore à Banyuls des Aspres, Palalda, Ria, etc. En Auvergne, le village est parfois placé aux deux tiers ou aux trois quarts de la montagne, comme à Corent, Usson, etc., en contre-bas d'un couronnement de basalte au pied duquel sortent des sources.

La Gaule avait un assez grand nombre de bourgs en plaine : forteresses ou marchés, parfois les deux, au croisement des routes, près des gués importants ou des ponts. La plupart sont devenus des villes ; d'autres ne se sont pas développés ou sont redevenus villages.

Enfin les grands domaines ruraux ont joué un rôle capital pour la mise en valeur du sol. Ils apparaissent avec les Gaulois, mais se multiplient surtout sous la domination romaine ; ils semblent liés au développement de la propriété individuelle. Ces domaines, souvent très vastes (certains atteignaient un millier d'hectares) étaient de petites unités économiques, qui employaient un grand nombre de travailleurs et qui se suffisaient à elles-mêmes : on y pratiquait à la fois l'élevage, les cultures, l'exploitation des bois ; les artisans y fabriquaient les objets de première nécessité. Main-d'œuvre locale ; mais quand la désertion des campagnes commença à sévir au profit des villes — l'histoire se répète ! — on fit appel à la main-d'œuvre étrangère, Maures d'Afrique, Bretons de Grande-Bretagne, surtout Germains.

Après les Grandes Invasions et la réorganisation de la Gaule par les Mérovingiens, un grand nombre de domaines furent morcelés, d'autres furent créés et de nouvelles terres mises en valeur. Sous la domination romaine, l'exploitation des terres avait été poussée très loin dans la moitié méridionale de la France, et, dans le Nord, autour des villes et le long des grandes voies de communication. Des domaines avaient été installés jusqu'au cœur des montagnes dans le Massif Central. Les Francs défrichèrent des zones marécageuses comme la basse

Alsace, la basse Limagne, des s'èppes encore incultes comme le centre de la Beauce, des forêts à vallées humides comme le versant occidental des Vosges.

LES NOMS ANCIENS DE NOS VILLAGES.

La science des noms de lieux (toponymie) permet de juger de l'ancienneté des villages et de jalonner les étapes de la conquête du sol. Le nom d'un village ne change que rarement : dans la majorité des cas, à travers les modifications de la prononciation, il subsiste et survit aux invasions, aux conquêtes, même aux substitutions de langage. Le gaulois a remplacé des langues inconnues : celles-ci ont laissé des vestiges dans les noms des villages et des accidents de terrain. On a pu abandonner le gaulois pour le latin : nombreux sont les villages qui ont gardé leur nom gaulois. Ces fossiles de la géographie humaine, suivant la pittoresque formule de Jean Brunhes, gardent, dans leurs syllabes déformées par les siècles et dont la linguistique reconstitue l'original, l'empreinte des langages qui se sont succédé sur notre sol en des temps très lointains.

Je parlais à l'instant de *Corent*, Puy-de-Dôme, au pied d'escarpements basaltiques. Ce mot représente un radical *cor-*, rocher, variante d'une racine bien connue *cal-*, *car-*, roc, pierre, témoin d'une langue parlée avant l'arrivée des Indo-Européens dans l'Europe occidentale, et qui a laissé de nombreux représentants dans les noms de montagnes et de lieux-dits. Les autres localités représentant le même nom, *Corenc* (Isère), *Coren* (Cantal), comme en Italie *Corenno* sur le lac de Côme (le suffixe offre des variantes) sont situées au pied de rochers ou sur des rochers.

Les noms qui datent des Gaulois évoquent les particularités les plus variées. Les *Briare*, *Briarre* (Loiret), *Brières* (Meuse), *Brieulles* (Meuse, Ardennes) sont d'anciens *Brivodurum* (*durum*, forteresse, — du pont, *briva*, resté seul dans *Brives*). Les divers *Chambord*, *Chambors* (*Camboritus*) évoquent un gué, *ritus* placé sur la courbe (*cambo*) d'une rivière. Les nombreux *Nogent* (*Novientus*) étaient de *nouvelles* (localités), les *Noyon*, *Novion* (*Noviomagus*), de nouveaux marchés (*magus*, marché).

Les domaines gaulois, centres importants de défrichements, ont été désignés par des noms composés dont le second élément était *-ialos*, clairière (latinisé plus tard en *-ialum*). C'est cette finale que nous retrouvons dans les innombrables noms de villages terminés en *-ueil*, *-eil*, *-euil* ; *-jol* ou *-joul* dans le Midi ; — finale altérée parfois en *-ey*, *-ay*, *-eux*, etc. Le premier élément désignait généralement une particularité du domaine, d'ordre agricole ou autre : *Valeuil*, *Valuéjous* (*Aballo-ialum*), la clairière des pommiers, *aballo-* ; *Limeil*, *Limeuil*, *Liméjous*, la clairière des *ormes* (*limo* ou *lemo-*) ; *Mareuil*, *Mareil*, *Maruéjous*, *Marvejols*, la grande clairière (*maro-*, grand) ; *Nanteuil*, altéré parfois en *Nanteau*, la clairière de la vallée (*nanto-*, vallée) ; *Vendeuil* (Marne, Oise), la clairière blanche (*vindo-*, blanc).

Un autre type, également d'origine gauloise, l'a emporté sous la domination romaine, où il a été adopté officiellement pour le cadastre : le domaine est désigné par le nom du propriétaire, suivi d'un suffixe. Le suffixe de beaucoup le plus fréquent est *-acum*, finale qui est devenue *-ac* dans le Midi, *ec*, *-at* ou *-as* au nord du Massif Central, *-ey*, *-ay*, *-y* dans la moitié septentrionale de la France, *-ieu* à l'est de Lyon. *Pauillac* comme *Pouilly* représentent *Pauliacum*, le domaine de *Paulus* ou *Paulius* ; *Florac*, *Floirac*, *Fleury*, le domaine de *Florus* ou *Florius* ; *Savignac*, *Savigné*, *Savigny*, celui de *Sabinus*, etc. Le suffixe latin *-anum* prédomine dans le bas Languedoc, région de la Gaule la plus anciennement colonisée par les Romains : *Paulhan* (Hérault), *Fabrezan* (Aude), *Servian* (Hérault)..., domaines de *Paulius*, *Fabricius*, *Servius*.

A l'époque mérovingienne, les nouveaux domaines ou ceux qui sont débaptisés sont désignés par un composé dont le premier terme est le nom du propriétaire, le deuxième un nom commun, *ville*, signifiant villa, domaine, et *court* (même mot que *cour*) qui avait pris le même sens : *Auberville*, *Bouzonville*, *Rogéville*, *Romainville*... *Aubercourt*, *Bouzancourt*, *Rogécourt*, *Landricourt*... domaine d'Aubert, de Bouzon, de Roger, de Romain, de Landry. Parfois le nom commun vient en tête, comme dans *Courbouzon*, domaine de Bouzon (Jura, Loir-et-Cher), *Villemomble* (Seine), « villa » de Mummulus. Ces noms sont rares dans le Midi, que les Francs n'ont guère colonisé. Ils prédominent dans les régions qui ont été mises en valeur

après la chute de l'Empire romain, comme la Beauce où pullulent les noms en *-ville*, et la Lorraine orientale où abondent les *-court*. Les *Villers*, *Villiers*, *Villars* (Franche-Comté, Savoie, etc.) étaient à l'origine des démembrements de grands domaines.

Ces quelques exemples ne sauraient donner qu'une faible idée de la variété des noms, qui évoquent souvent des particularités du sol, les mines, les forêts, l'élevage..., et des particularités historiques, anciens temples, anciens bains, relais des routes, oratoires, etc.

LE VILLAGE AU MOYEN AGE ET SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

Placés dans des situations favorables, bien organisés pour la culture de la terre, les domaines de l'époque gallo-romaine et mérovingienne se sont lentement développés. Autour de la demeure du maître se sont multipliées les maisons rurales de ceux qui étaient d'abord les serfs attachés à la glèbe, à la terre qu'ils cultivaient. Ceux-ci accèdent peu à peu à la propriété sous diverses formes, tenures roturières, censives, etc., avec ou sans redevances au seigneur : origine, dès la féodalité, des modes actuels d'exploitation rurale, — *faisance-valoir* et *fermage* (ou *métayage*). Le plus grand nombre de nos villages représentent ainsi le bourgeonnement d'anciens domaines gallo-romains ou francs. Parfois les seigneurs ont émigré pour une autre résidence, laissant les ruraux à eux-mêmes ; parfois ils se sont fait construire aux alentours un château fort dans un endroit isolé, quand le village n'offrait pas une situation stratégique, en ces temps troubles du haut moyen âge où aux invasions avaient succédé les guerres fréquentes entre les rois, les comtes et leurs vassaux. Souvent un château protégeait plusieurs villages à la ronde.

L'unité du village a été assurée par l'église. A la suite de la pénétration du christianisme dans les campagnes, qui s'attache en Gaule, au nom de saint Martin, évêque de Tours au ^{ve} siècle, une église fut fondée dans chaque centre rural. La paroisse devint la nouvelle cellule agricole, comprenant, suivant les régions, soit un seul village, soit un village et des hameaux, autour desquels, au fur et à mesure que de nouvelles terres sont mises en culture, vont se créer de nouveaux domaines.

L'église est placée un peu plus tard sous la protection d'un saint, qui devient le patron du village, et dont la fête chaque année donnera lieu à des réjouissances. Les terres de l'église sont censées appartenir au saint : dans les cartulaires, qui enregistraient les dons et legs faits aux abbayes, fréquentes sont les mentions du genre « les terres de saint Julien » pour « les terres de l'église dont saint Julien est le patron ». Ainsi s'explique qu'à partir du XII^e siècle nombre de villages aient pris le nom de leur patron, qui a fait disparaître peu à peu l'ancien nom. Un des plus anciens exemples est celui de *Saint-Denis*, qui s'appelait auparavant *Catulliacum* ; *Saint-Cloud* (Seine-et-Oise) est un ancien *Nogent*, *Saint-Germain-Lembron* (Puy-de-Dôme) un ancien *Liziniac*. Parfois le nom primitif s'est ajouté au nom du saint : *Laye*, *Escorcy*, *Favières* (Seine-et-Oise) sont devenus respectivement *St-Germain-en-Laye*, *St-Vrain-d'Escorcy*, *St-Sulpice-Favières* ; la désignation complète est d'ailleurs rarement employée sur place. — Les saints avaient d'abord été appelés *dom*, *dame* : d'où les *Dompierre*, *Dammartin*, *Dammarie*.

Les nouveaux domaines évoquent des noms d'arbres, de plantes (*Chênaie*, *Fresnay*) ou portent le nom de leur propriétaire suivi d'un suffixe ; on revient au système gallo-romain, avec des suffixes nouveaux : *La Renaudie* ou *la Renaudière*, *la Séguinaie*, *Lasteyrie*, *Leymarie*, domaine de *Renaud*, *Seguin*, *Astier*, *Eymar* (ou *Aymar*)... On trouve encore des composés avec nom commun, placé désormais en tête suivant la nouvelle syntaxe : *Montfaucon*, *Val André*, *Méguillaume* (*més* de *Guillaume*), *Mesnil-Mauger*...

Les deux derniers mots appellent des remarques. Le mot *ville* (du latin *villa*), après avoir désigné la *villa* rurale, s'appliquait, dès l'époque carolingienne, au village qui avait bourgeonné sur ce domaine, puis il fut remplacé dans ce sens par le dérivé *village*. Le domaine (ou ferme) isolé s'appela dès lors *mas* dans le Midi, *més* dans le nord, mot latin (*mansus*), de la même racine que *maison*, signifiant à l'origine l'endroit où l'on demeure (latin *manere*, demeurer). *Mesnil* est un dérivé de même racine. A son tour le mas ou le mesnil a pu donner naissance à un village (souvent un simple hameau). Les fermes isolées ont reçu d'autres noms suivant les régions : *borde*, mot francique qui désignait d'abord des constructions en planches ;

ferme ou *métairie*, s'appliquant spécialement à la demeure d'un *fermier* ou d'un *métayer*, selon la nature de son contrat de louage. *Hameau*, mot de la France du nord, est un terme d'origine germanique dont la racine, *haim*, signifie village ; c'est l'allemand *Heim*, l'anglais *home*, qui ont pris le sens de « foyer familial ». *Bourg*, également germanique, désignait d'abord le château fort, protecteur de l'agglomération, puis, par extension, cette agglomération elle-même, le paisible *vicus* gallo-romain qu'il avait fallu fortifier à l'époque des invasions. Que d'histoire renferment les mots, pour qui sait les faire parler !

Le nom du *chemin* est ancien comme les chemins eux-mêmes, ces vieux chemins de culture, parfois encaissés, souvent tortus, toujours cahoteux, portant dans leurs ornières et leurs affaissements l'empreinte des chars lourds qui les ont sillonnés inlassablement depuis des siècles. Le mot est gaulois et signifiait à l'origine l'endroit où l'on marche. Le latin a apporté la *sente* (*semita*), d'où l'on a tiré *sentier*, et la *voie* (*via*) : ce dernier terme, appliqué d'abord aux voies romaines dallées, ne s'est guère popularisé¹ et a vécu surtout comme terme administratif, littéraire, ou au figuré (« dans la vie, chacun cherche sa voie »).

Plus tard est venue la *route*, le chemin rompu (*rout*, féminin *route*, est l'ancien participe passé de *rompre*). C'est un nouveau type de voie de communication : au lieu d'épouser en pays accidenté, comme l'ancien chemin, les méandres et les déclivités du sol, de monter et de descendre tous les plissements de terrain, de s'enlacer au flanc des coteaux, la *route rompt* les aspérités du sol, creuse des tranchées, entaille les pentes, pour raccourcir les distances tout en ménageant les rampes : elle suppose un travail humain plus perfectionné et préparé d'après des plans, avec des connaissances de géométrie appliquée au levé des plans. C'est au *xvii^e* et surtout au *xviii^e* siècle qu'on organisa les routes en France ; on les a d'abord pavées. Le système routier s'est développé beaucoup sous l'impulsion donnée par Napoléon I^{er} ; mais le réseau des routes rurales, dites chemins vicinaux, est dû presque entièrement à la troisième République. Le revêtement en pierres

1. Le Midi a gardé par endroits son dérivé *viol*, sentier.

concassées et en sable broyé par le rouleau a été le système du XIX^e siècle ; pour les grandes routes, on recourt aujourd'hui à divers types de macadam. La route a permis d'accélérer singulièrement la vitesse des voitures ; elle a rendu possible l'auto.

Tant que les routes n'avaient pas pénétré les campagnes, les moyens de transport étaient restés rudimentaires. Au XVIII^e siècle, si certains villageois avaient déjà des carrioles pour aller au marché, dans toutes les régions accidentées les transports se faisaient surtout à dos de mulet ; le vin et l'huile étaient transportés dans des jarres ou dans des outres en peaux.

Plus encore que le domaine gallo-romain, chaque paroisse se suffisait à elle-même pour les principaux besoins de la vie. Les femmes filaient la laine et le chanvre (ou le lin), que les tisserands tissaient ; les tailleurs et tailleuses du village ou du bourg voisin faisaient les habits et les robes. On fabriquait sur place les galoches, sabots et savates. Le forgeron (ou maréchal ferrant) était en même temps serrurier ; il y avait sur place des charpentiers-menuisiers, des maçons qui faisaient aussi fonction de couvreurs. Quant à l'alimentation, chaque famille se nourrissait en principe avec ses produits ; on ne mangeait de viande que les dimanches ou jours de fête ; chaque ménage ou presque salait du porc. On ne buvait guère de vin en dehors des pays où on le récoltait, mais la culture de la vigne s'étendait à des régions où elle a disparu depuis lors, parce que le raisin y mûrissait mal, comme en Artois, dans le nord de l'Île de France, la vallée de l'Eure, la haute vallée de la Durance.

Le renouvellement de la population a été ralenti sous le régime féodal, qui s'efforça d'attacher les ruraux au sol. Sauf autorisation, qui se payait assez cher, le formariage était défendu, c'est-à-dire le mariage entre un homme et une femme relevant de seigneuries différentes. Toutefois, pendant longtemps encore, de grandes secousses provoquèrent des déplacements violents de populations, par le ravage de régions d'où les paysans s'enfuyaient : la guerre de Cent Ans, les guerres de Religion, et, dans l'Est, la guerre de Trente Ans furent les dernières. Certains cantons de Lorraine (Sarrebouurg, Morhange, etc.), dévastés pendant la guerre de Trente Ans, furent repeuplés sous Louis XIV par des Picards du Vermandois.

La cristallisation des populations rurales atteint son maxi-

mun aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. C'est l'époque où les villages se replient sur eux-mêmes avec le moins de contact entre eux. Cet isolement a accéléré le morcellement des patois. Il ne faudrait cependant pas l'exagérer. Foires et marchés attiraient de nombreux ruraux à la ville ou au bourg voisin ; les fêtes villageoises, assez nombreuses, voyaient accourir les paysans des environs ; les défenses de formariage allaient en s'atténuant. Enfin, au ^{xviii}e siècle, certains artisans, même ruraux, faisaient à pied et par petites étapes leur tour de France, en travaillant chez les membres de leur corporation dans les villes où ils passaient. Bien entendu les relations entre villages étaient plus aisées et plus fréquentes dans les pays de plaine que dans les régions montagneuses.

L'organisation municipale s'est développée lentement dans les campagnes, sous l'influence des nécessités et de la coutume. Sous le régime féodal elle était réservée aux villes. La seule autorité, dans le village, en dehors et à côté du seigneur de qui dépendaient généralement plusieurs paroisses, était l'autorité ecclésiastique, représentée par le curé. Celui-ci prit l'habitude de réunir les assemblées de la paroisse pour les faire contribuer aux dépenses, à l'entretien de l'église et du cimetière. Comme le village avait presque toujours des terres qui étaient la propriété commune des habitants — nos *communaux* actuels, — ces assemblées se réunissaient en outre, avec l'autorisation du seigneur, pour l'administration de ces biens. Le curé demanda ensuite leur concours pour l'assistance aux indigents, plus tard pour l'entretien de l'école ; le pouvoir royal les utilisa pour la répartition et la perception des impôts directs en nature, la corvée ; en argent, la taille. Afin de défendre leurs intérêts, les assemblées furent amenées à nommer un procureur ou un syndic, chargé de la représenter devant l'administration ou en justice. Organisation rudimentaire, qui se perfectionna seulement dans les « pays d'États » (ayant gardé leurs États ou assemblées provinciales), comme la Bretagne, la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, le Béarn : là, nous rapporte le marquis de Mirabeau pour le Midi, chaque paroisse « fait communauté comme les grandes villes... il y a des consuls [magistrats municipaux], un maire, un hôtel de ville ; on assemble le conseil dans les affaires de la communauté ».

LE VILLAGE DE 1789 A NOS JOURS.

La Révolution transforma d'abord l'organisation politique des villages. La suppression du régime féodal les libéra de la tutelle du seigneur ; ils ne dépendirent plus que du pouvoir central, par l'intermédiaire de ses agents qui, depuis Napoléon I^{er}, sont le sous-préfet et le préfet. D'autre part, la *commune* est dégagée de l'autorité ecclésiastique : les intérêts laïcs des habitants sont gérés par un conseil municipal élu, qui désigne un maire et des adjoints. Le maire est à la fois le délégué des habitants (et comme tel gérant de la commune) et le représentant du Gouvernement pour exercer la police et faire exécuter les lois. Pendant presque tout le XIX^e siècle, la paroisse et la commune ont représenté — sous les deux faces, ecclésiastique et laïque — le même groupe d'habitants ; mais, surtout depuis la loi de Séparation de l'Église et de l'État, le clergé a réduit dans certaines régions le nombre des paroisses rurales, groupées à plusieurs autour d'une seule cure. A l'heure actuelle, ce sont donc en principe les communes qui représentent les anciennes paroisses, les primitives communautés d'habitants.

La répartition des terres s'est modifiée plus ou moins suivant les régions. On sait que la Révolution décréta la confiscation des biens des émigrés, déclarés biens nationaux et mis en vente. Beaucoup de propriétés, souvent très vastes, qui appartenaient aux nobles, furent ainsi morcelées et acquises par les paysans. Au cours du XIX^e siècle la ruine ou l'extinction de familles nobles provoquèrent d'autres ventes et morcellements, dont bénéficièrent en général les villageois. L'accession du paysan à la propriété rurale a été ainsi favorisée et fortement accrue. Il reste toutefois — on le verra plus loin¹ — de nombreuses régions où le fermage prédomine ou a subsisté pour les grands domaines.

Le XIX^e siècle a vu le perfectionnement des voies et moyens de transport — routes, chemins de fer — et le développement de l'instruction primaire, rendue obligatoire et gratuite en

LE PAYSAN ET LA TERRE

Collection fondée par Marc Bloch et dirigée par Charles Parain



Voici plusieurs années déjà que le plan de cette collection a commencé d'être tracé. Nous étions alors bien loin d'imaginer que sur ses débuts pèserait un des plus grands conflits de l'histoire européenne et de la nôtre. Les temps que nous vivons peuvent paraître, à qui ne regarderait que la surface des choses, médiocrement favorables à une telle entreprise. Fut-il, cependant, à aucun moment, plus nécessaire de fournir aux lecteurs de bonne volonté les moyens de s'informer sur l'homme et la société ? Il ne s'agit pas seulement de diversion intellectuelle, si légitime qu'en soit le besoin.

C'est à décrire, analyser, expliquer les divers types de l'humanité paysanne que cette suite de volumes est consacrée. L'homme des champs y apparaîtra, cela va de soi, avant tout dans le paysage familial de ses labours, de ses jardins et de ses pâtures, qui, façonné par le travail des générations, à son tour façonne leur destin. Mais on le verra aussi tel qu'il est ou fut à ses jours de prières ou de rustiques délasséments ; sur la place du village où la communauté délibérante prit peu à peu conscience de son être ; sur les grands chemins de l'émigration ou de l'exode. En un mot, par la souplesse du dessin d'ensemble et la diversité d'ouvrages que nous concevons comme autant de feux entrecroisés, nous nous sommes efforcés de rendre justice à la variété même de la vie. Aussi bien chaque collaborateur — il est presque superflu de le dire — conservera-t-il la pleine liberté de sa vision propre et de son tempérament. Un esprit commun n'en guide pas moins l'entreprise, auquel tous se sont ralliés, parce qu'il répondait d'avance aux penchants et aux expériences de tous. Si certaines études s'orienteront, de préférence, vers les faits contemporains, tandis que d'autres pénétreront, au contraire, dans les profondeurs de l'histoire, c'est que nous sommes tous d'accord pour reconnaître la solidarité du présent et du passé, simples découpures, en vérité, arbitrairement pratiquées dans une durée continue, où le plus distant, à la fois, commande le plus proche et ne saurait s'interpréter qu'à sa lumière.

Le paysan français aura sa part, que nous souhaitons très large. Mais nous sommes d'ailleurs résolus à porter nos regards beaucoup plus loin que les frontières de l'Europe ou des civilisations de modèle occidental ; ce n'est pas sur notre terre que l'on a jamais incliné à méconnaître l'attrait et le caractère sacré de tout effort humain, sous quelques cieus ou par quelque branche de la grande famille des hommes qu'on le voie accompli. Les spécialistes trouveront, espérons-nous, aide et profit dans notre collection. Qu'on veuille bien cependant ne pas s'y tromper : nous écrivons pour quiconque aime lire, regarder autour de soi et comprendre.

Ouvrages parus

HENRI LABOURET
PAYSANS
D'AFRIQUE OCCIDENTALE

ALBERT DAUZAT
LE VILLAGE
ET LE PAYSAN DE FRANCE

JACQUES WEULERSSE
PAYSANS DE SYRIE ET DU PROCHE-ORIENT

OCTAVE FESTY
L'AGRICULTURE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
LES CONDITIONS DE PRODUCTION ET DE RÉCOLTE
DES CÉRÉALES (1789-1795)

A paraître

P. COUTIN
LE DÉPEUPLEMENT
DES CAMPAGNES FRANÇAISES

RENÉ DUMONT
VOYAGE D'UN AGRONOME
EN FRANCE (1935-1944)

G. LE BRAS
L'ÉGLISE ET LE VILLAGE